



## Fama ou légende ? De la vie de quelques médecins italiens d'après les témoignages médiévaux

Laurence Moulinier, Marilyn Nicoud

### ► To cite this version:

Laurence Moulinier, Marilyn Nicoud. Fama ou légende ? De la vie de quelques médecins italiens d'après les témoignages médiévaux . Les légendes des savants et des philosophes au Moyen Âge & à la Renaissance, Jean-Patrice Boudet, Nathalie Bouloux, Agostino Paravicini Bagliani, Aurélien Robert, Sep 2010, Tours, France. pp.445-470. halshs-01309554

**HAL Id: halshs-01309554**

**<https://shs.hal.science/halshs-01309554>**

Submitted on 29 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « *Fama* ou légende ?

De la vie de quelques médecins italiens d'après les témoignages médiévaux »\*

On connaît l'éloge vibrant que fit le médecin Gilles de Corbeil (†1223) des maîtres de Salerne dont il avait rapporté les doctrines en France du Nord après un très malheureux passage à l'université de Montpellier : « Maintenant que ton œuvre est achevée, respire, ô ma Muse ! Serre le frein à la roue de ton char ! Suspends ta course ! Contiens les flots de ta doctrine ! Arrête les ondes torrentielles de ce fleuve de savoir qu'est Musandinus ! Ne t'aventure pas au-delà des trésors de science de Maître Salernus, dit Aequivocus ! Ne cherche à dépasser ni les hauteurs de Maître Urso ni les dogmes de Maître Maurus ! »<sup>1</sup>. Ce portrait de groupe élogieux concrétisait certes la renommée alors acquise par ce qui a été considéré à tort comme la première université, mais n'en donnait pas moins l'image d'un groupe de maîtres en médecine<sup>2</sup>, professant ensemble, et dont le renom était suffisamment important pour attirer des étudiants étrangers à l'image de Gilles de Corbeil, susceptibles à leur tour, et par leurs œuvres, d'en accentuer encore la *fama*.

Cette exaltation de la figure de l'homme de savoir capable de transmettre et d'accroître ses connaissances, prend une résonance particulière dans l'espace italien, notamment communal, où la renommée des maîtres acquiert une dimension proprement civique et parfois monumentale, comme l'illustrent les monuments à la mémoire de docteurs bolonais, juristes, comme Odofredo Denari (v. 1265) ou Accursio (v. 1293)<sup>3</sup>. Les médecins ne sont pas en reste, comme le montre par exemple l'épithaphe de Marsile Santasofia (†1405) à Bologne dans l'entrée de l'église de San Francesco, opposant la vie terrestre dont il ne reste que cendres, à la réputation, pour sa part éternelle, du médecin d'origine padouane, précurseur d'une lignée de « Sophia »<sup>4</sup>.

Les juristes ont certes plus que d'autres incarné la renommée de l'université de Bologne ; mais les médecins aussi ont su faire l'objet d'une mémoire civique, leur renom, leur activité professorale, leurs écrits et leurs pratiques participant de la réputation de leur cité, et ce phénomène bien attesté pour la cité de Romagne se retrouve aussi dans d'autres villes comme Florence ou Padoue.

S'agit-il d'une particularité italienne ? La mémoire des médecins semble en effet de prime abord y avoir été plus entretenue que dans d'autres espaces ; toutefois, à y regarder de plus près, ce qui pourrait apparaître comme une spécificité de la péninsule s'avère lié au développement précoce de l'activité médicale, associée à la création d'universités et à la formation d'associations professionnelles qui confèrent assez tôt, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, une reconnaissance sociale et intellectuelle à ce corps de métier, reconnaissance qui se double pour certains d'un enrichissement et d'une participation à la vie politique de la cité.

Au sein du groupe des médecins pratiquant dans les villes se dégage progressivement une certaine élite, reconnue, et dont le nom a donc été transmis au sein de la mémoire civique, non seulement à travers des représentations figurées, mais aussi dans la littérature, qu'elle soit de divertissement ou à proprement parler médicale et glosant sa propre tradition. Mais, plus largement, c'est aussi l'ensemble des

praticiens qui se retrouve parfois acteurs et personnages publics, voire protagonistes de formes littéraires, en latin et en vulgaire.

Entre sources cléricales et laïques, la variété de la documentation à ce sujet est considérable. Aux côtés des sermons riches en *exempla*, on peut évoquer les nouvelles et chroniques, mais aussi un genre en plein essor, celui de l'éloge urbain qui se développe pleinement dans l'Italie communale. Comme l'a montré Eric Cochrane<sup>5</sup>, cette production littéraire, qui connaît un regain au XII<sup>e</sup> siècle, et surtout au XIV<sup>e</sup>, s'inscrit dans le prolongement des vies des philosophes composées par Suétone au II<sup>e</sup> siècle de notre ère ; elle est essentiellement faite de courtes notices à propos de catégories socio-professionnelles, considérées par l'auteur/compilateur des biographies comme constituées d'hommes illustres et dignes de mémoire. Souvent, ces écrits s'inscrivent dans un contexte politique visant à exalter, à travers l'exemplarité de quelques figures importantes de la ville, la *fama* et l'excellence de la cité. Filippo Villani († 1407), neveu et continuateur du chroniqueur Giovanni Villani († 1348), en est un exemple frappant avec ses *Les vies des hommes illustres florentins* sur lesquelles nous reviendrons<sup>6</sup>. Notons cependant que les médecins n'apparaissent pas systématiquement comme protagonistes de la vie de la cité, ou que ne sont parfois mentionnés que des auteurs anciens, comme chez Guglielmo Pastrengo, humaniste véronais ami de Pétrarque et auteur à son tour d'un *De viris illustribus* vers 1365, ou plus tard dans l'*Opusculum de antiquitate medicinae* du médecin parmesan Gian Giacomo Bartolotti (v. 1470-après 1530). S'il paraît clair que la renaissance humaniste est marquée par un goût pour la biographie qui reflète lui-même le souci de l'antique, c'est d'abord aux médecins anciens, aux origines de l'histoire d'une discipline, que cette nouvelle génération d'historiens s'intéresse. Et si Giovanni Tortelli, dans son *De medicina et medicis* composé en 1450, se signale en faisant place à quelques médecins italiens, il n'en évoque pas moins dûment des figures fondatrices comme Avicenne et Galien. Ajoutons enfin que les praticiens sont désormais présents aussi dans la littérature médicale proprement dite, qui éprouve le besoin de réfléchir sur ses propres pratiques et fait plus de place à sa propre histoire. Ce phénomène s'inscrit plus largement dans l'introduction des *historie*, des anecdotes empruntées à la littérature médicale<sup>7</sup> ; le mouvement en est encore à ses débuts au XV<sup>e</sup> siècle et prendra de l'importance au siècle suivant, lorsque se développent des histoires de la profession.

Dans ce riche ensemble documentaire couvrant près de trois siècles, on s'attachera à mettre en évidence la part respective de l'anecdotique, de l'historique et du légendaire dans les différents portraits de médecins italiens, célèbres ou anonymes, qui nous sont parvenus.

### *De l'anonyme au médecin illustre : une vaste gamme de récits*

De la vaste littérature prenant désormais les médecins pour objet, on retiendra une double nature des personnages cités : on y trouve à la fois des personnages emblématiques, connus, savants, nommément désignés, individualisés, historiquement documentés, aux côtés de *medici* de différents statuts, souvent anonymes et censés incarner l'ensemble de la communauté des praticiens des cités médiévales, à qui sont attribués un certain nombre de traits ou de travers : ces derniers fonctionnent comme

des caractères, comme dans telle anecdote du *Liber de introductione loquendi* composé entre 1321 et 1347 par le dominicain Philippe de Ferrare : un noble de Brescia, malade, voulut mettre à l'épreuve l'habileté d'un fameux médecin en versant du vin blanc dans un pot de chambre. Ce dernier, ayant compris le stratagème, aurait bu le vin du pot, demandant après cent livres comme paiement<sup>8</sup>. Où la figure anonyme du médecin est mise au service de deux thèmes saillants relatifs aux médecins, celui de la tromperie (exercée ici par le malade, mais pouvant fonctionner dans les deux sens) et d'un certain appât au gain du praticien qui n'oublie pas ici de réclamer son dû.

On dispose en tout cas à partir du XIII<sup>e</sup> siècle d'une prolifération d'images et d'anecdotes qui montrent à l'envi que la figure du médecin, son savoir et ses pratiques sont devenues matière littéraire : elles sont fondées d'un côté sur des faits réels, ou du moins sur une réputation déjà attestée du vivant de l'auteur et elles fournissent donc un portrait à défaut de tout à fait fidèle, du moins vraisemblable ; de l'autre côté, on se trouve face à des récits inventés, imaginaires, dans lesquels le médecin est une figure au service d'un discours plus ou moins moralisant.

Or si le croisement des sources nous est apparu fructueux, il convient toutefois de souligner la difficulté qu'il y a à parfois à doser l'intention édifiante selon les documents : si la moralisation est évidente dans les sermons, par exemple, on n'oubliera ni que la littérature de divertissement cherche parfois aussi à instruire ni qu'une dimension édifiante n'est pas forcément absente des récits les plus plaisants, ainsi dans les différentes anecdotes ayant pour protagonistes des médecins parfois célèbres dont Philippe de Ferrare émaille son *Liber de introductione loquendi*. Deux de ces récits illustrent pour le premier le sens des affaires, voire l'âpreté au gain prêté aux médecins, et pour l'autre le thème de la duperie. Le médecin d'Ezzelino da Romano (1194-1259), seigneur de Vérone, Padoue et de la Marche de Trévise, gibelin et ami de Frédéric II, lui aurait ainsi donné deux noix disant que l'une d'elles valait cent livres et l'autre deux cents. Ezzelino lui aurait alors restitué celle de deux cents en lui disant que de cette manière il était payé pour toute l'année<sup>9</sup>.

Quant à la seconde historiette, elle narre comment le frère prêcheur Philippe de Mazale, malade, fut soigné par le médecin Zanibono de Ferrare qui lui donna des pilules à prendre pour éviter la mort. Ennuyé de devoir les avaler, le frère les laissa dans son sac, mais tenaillé par la peur de mourir, il alla trente fois à la selle, et quand le médecin l'apprit, il déclara que les médicaments avaient fait leur effet. C'est alors que le frère confessa ne pas les avoir pris...<sup>10</sup>.

Faut-il reconnaître ici le professeur padouan Zambonino da Gazzo, dit aussi de Crémone, mort entre 1298 et 1310<sup>11</sup> ? Deux autres saynètes offrent moins de prise au doute quant à l'identité de leur héros, mais leur sens en est moins clair. L'une a pour protagoniste le médecin Bartolomeo da Varignana († 1318/1321) de Bologne qui, ayant mangé des champignons vénéneux, aurait été déclaré perdu par les médecins et sauvé par sa femme qui, sur les indications de son mari, prépara un remède à base d'excrément de coq, de thériaque et d'eau chaude et ainsi le guérit<sup>12</sup>. Une autre saynète donne de Taddeo Alderotti († 1295) une image comique, pour ne pas dire loufoque : invité à déjeuner par un évêque, le médecin aurait étreint un serviteur afin de pouvoir exercer chaque membre, avant de se faire prendre à son tour dans les bras par le serviteur. Abasourdi, l'évêque aurait renvoyé le serviteur puis demandé des

explications à Taddeo pour son étrange comportement, et son dernier lui aurait expliqué que c'était seulement un remède contre la mauvaise digestion et pour avoir de l'appétit<sup>13</sup>.

Si elle n'est pas toujours univoque, la documentation ne manque donc pas. Mais dans cette variété, que devons-nous au juste traquer et donc entendre par « légende » ? Si l'on retient comme sens du mot celui de « récit populaire reposant sur un fond historique plus ou moins altéré »<sup>14</sup>, il est clair que « populaire » empêche que l'on applique ce terme aux vies de nos médecins. Si l'on suit le *Robert*, qui propose d'appeler « légende » en premier lieu « le récit de la vie d'un saint destiné à être lu à l'office » et, par extension, un recueil de vies de saints, comme la *Légende dorée* composée au XIII<sup>e</sup> siècle par le dominicain Jacques de Voragine, c'est cette fois le qualificatif de saint qui empêche qu'on l'utilise pour les biographies de praticiens de l'espace et de la période considérés ici<sup>15</sup> — même si l'on peut relever que Filippo Villani qualifie Taddeo Alderotti de « uomo di santa vita »<sup>16</sup>. En revanche, si l'on retient la seconde acception, datant de l'époque moderne, de « représentation de faits ou de personnages réels, accréditée dans l'opinion mais déformée, ou amplifiée par l'imagination, la partialité », pour le coup quelques médecins de l'Italie médiévale en ont bel et bien fait l'objet. Disons que dans la plupart des cas, la mémoire des praticiens nous est parvenue sous forme d'une littérature épидictique faisant une large part au portrait et aux anecdotes exemplaires, et que fort peu de médecins, somme toute, ont fait l'objet de récits dans lesquels il y a une part de fiction, certes difficile à mesurer, mais détectable à des éléments comme l'amplification, l'extraordinaire, voire le merveilleux.

Mais dans tous les cas, ne tombent-ils pas dans la catégorie que Roland Barthes avait appelée « mythologies », si l'on relit ces lignes : « certains objets deviennent la proie de la parole mythique pendant un moment, puis ils disparaissent, d'autres prennent leur place, accèdent au mythe »<sup>17</sup> ? « Lointaine ou non, poursuivait-il, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'homme »<sup>18</sup>.

Une image contrastée, voire antinomique, de la médecine se dessine donc : c'est à la fois une profession intellectuelle, recherchée, digne d'éloge et admirée, faite de personnages de grand renom, à la *fama* internationale et que parfois les villes se disputent, cherchant à les retenir ou à se les attacher avec des salaires élevés, comme d'ailleurs d'autres maîtres excellant dans leur discipline<sup>19</sup>. Mais c'est aussi un état, une profession qui suscite des rivalités et des conflits au sein de sa communauté, quand les médecins ne sont pas aussi raillés pour des travers qui semblent leur être particulièrement attachés comme la vantardise ou vaine science, l'erreur, la couardise et l'appât du gain. Le prix à payer pour de tels vices est l'*infamia*, le risque peut-être le plus redouté des médecins.

### *De la fourberie à l'appât du gain : un portrait peu flatteur*

Pour tenter de comprendre comment se construit éventuellement la légende d'un médecin, il nous faut revenir au portrait, et se demander quels en sont les ingrédients nécessaires.

Un premier élément qui se dégage est la question du rapport du praticien à la religion. Les frères prêcheurs, notamment, ont reconnu aux médecins une certaine supériorité sur d'autres métiers, du fait de l'origine divine de leur art et la noblesse éminente de l'objet sur lequel ils œuvraient, le corps de l'homme conçu comme « temple de l'esprit » comme le disait saint Paul. Le prêtre comme le médecin agissent comme des *rectores salutis*, l'un pour l'âme du pêcheur, l'autre pour le corps du malade.

Les sermons de Jourdain de Pise, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, évoquent ainsi cette dimension d'une science médicale don de Dieu et d'un médecin « *minister Dei* »<sup>20</sup>, intercesseur entre le patient et Dieu<sup>21</sup>, tandis que Federico Visconti, archevêque de Pise au XIII<sup>e</sup> siècle, établit dans ses sermons un parallèle entre la visite du seigneur au pêcheur et la visite du médecin au malade<sup>22</sup> : on y retrouve l'image classique du *christus medicus*.

Mais la littérature homilétique rappelle aussi qu'à la différence du Christ médecin, le savoir du praticien n'est pas infini et qu'il n'est pas capable de tout guérir, comme le dit encore Jourdain de Pise :

« Onde il medico, avvegnaché ti possa sanare in alcuno caso, ma e' non ti può torre tutti i tuoi difetti, no. Questo non può egli fare, che ti possa torre tutti i difetti che hai o che ti possa fare salvo di tutti gli impedimenti. In questo non ha egli virtù, né meno in quello cotanto poco che ti fa, ancora non l'ha da sé né in sé quella virtude, ma dall'erbe e dalla medicina ; non può salvare in tutte le cose, come detto è, no ; né ancora pur in quello ch'ella opera ella per sé ; ma non verrebbe all' infermo, se'l medico, non la ci recasse »<sup>23</sup>.

Que ce savoir ne soit pas infini<sup>24</sup>, c'est aussi ce que suggère un texte anonyme du XV<sup>e</sup> siècle édité par Stéphane Toussaint, mettant en scène la guérison d'un médecin, un certain maestro Leale, par le Florentin Niccolò Falcucci, mort en 1412. Ce dernier reconnaît qu'il existe des maux incurables qui n'attendent aucun remède (« e vero ciertj mali che sono chocienti et furiosi chome il morbo ci spasima, tali mali non aspettano rimedi »), et cet aveu d'impuissance renvoie à son tour à l'image d'une science don de Dieu qui seule pourvoit à la guérison par l'intermédiaire du médecin :

« Sicché Idio ha ordinato lui per essere medico e pastore delle anime nostre e ha ordinato le chose naturali a vostri rimedi, e chosi l'arte dellamedicina fiorisce per la sua provedenza et guarisce i bisogni chon tutta la sua forza et chosi molti guarischono quando si può rimediare »<sup>25</sup>.

De ce point de vue le bon médecin doit donc être pieux, animé par l'amour et la charité comme le dit le même texte, et plein de dévotion pour son prochain comme le déclare Filippo Villani dans ses *Vies de médecins illustres*. Idéalement, le médecin devrait être anargyre, comme le furent Cosme et Damien, au titre de la gratuité du don de Dieu, à l'image d'Antonio Cermisone († 1441), célèbre auteur padouan, loué pour son désintéressement par le biographe Bartolomeo Facio († 1457)<sup>26</sup>.

Au cœur de cet éloge de la gratuité, on lit en filigrane l'écho durable des débats soulevés dès le XII<sup>e</sup> siècle par le problème de la rétribution, c'est-à-dire de la licéité de réclamer de l'argent pour des biens, le savoir médical, mais aussi la santé, concédés gratuitement par Dieu. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le chirurgien Henri de Mondeville, par

exemple, résumera le dilemme par une sorte de sentence : « Qu'il donne des conseils aux pauvres à cause de Dieu, qu'il se fasse bien payer des riches s'il le peut »<sup>27</sup>.

En un sens, comme le rappelle Federico Visconti, le problème de la rétribution avait été résolu par Paul dans l'Épître aux Corinthiens, 12, 9 ; le médecin ne vend pas son art, il le loue : « Id est gratia curandi infirmos, ergo usus huius artis spiritualis est, ergo non potest vendi, peccant ergo medici qui vendunt operas suas ? Et est responsio : non vendit medicus usum artis, set locat laborem suum, sicut vinitor in vinea. »<sup>28</sup>. Mais le débat ne fut jamais totalement tranché. Il est à l'origine d'une série d'images attachées soit à des *medici* emblématiques de l'ensemble de la communauté, soit à des figures isolées et individuelles, pour leur reprocher leur cupidité, images que l'on trouve dans la littérature des drames en vulgaire<sup>29</sup>, comme dans la *novellistica* qui s'empare aussi des médecins pour railler leur avarice. Dans le *Centoventinovelle* de Giovanni Sercambi (1348-1424), par exemple, Maestro Pace est un médecin de Pise dont la maigreur illustre l'avarice, et qui multiplie les visites pour s'enrichir :

« Et era tanto assecurato maestro Pace (di guadagnare soldi) ad andarvi a ogni ora, per li fiorini che ogni dì toccava, che pi di xxv fiorini avea auti forsi in 8 dì e lo speziale piu di x et l'ostieri piu di xx »<sup>30</sup>.

Dans cette attaque contre l'esprit de lucre des médecins, les auteurs de sermons ne sont pas en reste. On a cité plus haut l'*exemplum* de Philippe de Ferrare sur Ezzelino et son médecin ; et le dominicain toscan Domenico Cavalca (1270-v. 1342), dans le *Miroir des péchés* composé vers 1333 qu'il tend aux fidèles, file la même veine :

« Anche a questo si riferisce lo peccato de' medici, li quali, per più guadagnare, notricano e prolungano le'nfermitadi, o fanno troppo spendere ; o i quali per loro negligenzia o ignoranzia, sono cagione dell'altrui infermitade o morte »<sup>31</sup>.

Comme il le souligne, l'appât du gain peut être à l'origine de la tromperie exercée par le médecin, qui par ignorance ou volontairement prolonge les soins et met en danger la bourse voire la vie du patient. Ce faisant, le praticien fait exactement le contraire de ce qui est son devoir premier : soigner les affections et permettre au malade de recouvrer la santé<sup>32</sup>.

Directement liée à la cupidité du médecin apparaît la réticence des patients à payer pour les soins, et nombre de récits stigmatisent leur avarice : c'est le cas dans des nouvelles de Sercambi<sup>33</sup>, ou encore chez Filippo Villani qui affirme dans sa vie de Tommaso del Garbo († 1370) que les plus puissants tyrans d'Italie pensaient mourir s'ils n'étaient pas remis à ses soins, ou qui, dans sa vie de Taddeo Alderotti, rappelle que ce célèbre médecin fut appelé par les seigneurs de toute part avec des salaires démesurés, jusqu'au pape lui-même<sup>34</sup>. Ce dernier, connu pour son avarice, tenait tellement à recevoir des soins de Taddeo qu'il lui aurait donné 10 000 ducats (avec lesquels le praticien aurait construit églises et hôpitaux) : « Factumque inde est ut sive cure merito sive purgande suspicionis avaritie intuitu Taddeus x<sup>m</sup> aureis donaretur. Quos omnes vir sancte vite, cum Bononiam repedasset, in constructione hospitalium et cenobiarum piissime erogavit »<sup>35</sup>.

Où la notice biographique confine à l'hagiographie, mais où aussi aux côtés de l'avarice, se dessine en creux, comme pour Tommaso del Garbo, présenté comme

« richissime » par le même Filippo Villani<sup>36</sup>, l'image de praticiens de haute volée aux salaires mirobolants. C'est ce qui vaut au médecin en général d'être qualifié de *mercenarius* par Pétrarque dans ses *Invectives*<sup>37</sup>.

L'appât du gain a volontiers pour compagne dans nos textes la vaine science, reposant sur des discours creux, sur une prétention à tout savoir qui, à l'image de l'anecdote du *Novellino* florentin mettant en scène Taddeo Alderotti dans un épisode comique, montre la prétention des médecins et surtout ici la vacuité de leur production universitaire<sup>38</sup>.

La vaine science est évidemment très présente chez Pétrarque, aussi bien dans ses lettres que surtout dans ses *Invectives*. Peu sont sauvés du naufrage, si ce n'est son ami Giovanni Dondi<sup>39</sup>, et à la majorité des médecins est reprochée leur prétention à maîtriser la nature par une science spéculative reposant sur les principes de la philosophie naturelle<sup>40</sup> ; or aux yeux de Pétrarque, leur savoir repose essentiellement sur les données empiriques<sup>41</sup>.

À l'occasion de la peste, maladie incurable qui devait démontrer l'inanité des soins médicaux à chacun de ses retours, la critique à l'encontre des praticiens avides s'est trouvée revivifiée. Leur fourberie, leur vain discours, leur science creuse et leur appât du gain suscitent ainsi la diatribe de Matteo Villani, frère de Giovanni dont il continua la narration jusqu'à l'année 1363 ; il évoque l'absence d'explication, ou les fausses explications, le lucre tiré de visites qui ne servaient à rien, et la mort de certains praticiens qui signe leur échec :

« Di questa pestifera infermità i medici in catuna parte del mondo, per filosofia naturale, o per fisica, o per arte d'astrologia non ebbono argomento nè vera cura. Alquanti per guadagnare andarano visitando e dando loro argomenti, li quali per la loro morte mostrarono l'arte essere fitta, e non vera : e assai per coscienza lasciarono a restituire i danari che di ciò aveano presi indebitamente »<sup>42</sup>.

Est essentiellement critiquée la vanité d'un savoir reposant sur de la seule rhétorique, et sa prétention à être une science lorsqu'elle n'est qu'un art mécanique – thème qui prendra une acuité particulière lors du célèbre épisode de la « dispute des arts » qui agite les milieux humanistes florentins à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>.

Or à ce portrait du médecin ignare et fourbe, « ignarus et versutus », que dresse aussi le Pogge dans ses *Facéties*<sup>44</sup>, s'oppose tout un pan littéraire, celui des éloges civiques, qui à travers le portrait de quelques figures notables d'une ville, entend donner de la cité toute entière une image laudative. Et il y a ici une singulière concomitance entre l'érection de premiers monuments à la gloire des docteurs, comme à Bologne, et le panégyrique rétrospectif de la vie de certains qui préfigure en un sens le genre littéraire des tombeaux.

### *Du type au portrait : la littérature encomiastique*

De quelques personnages plus ou moins connus, décriés pour leurs vices, on passe, avec l'essor d'une littérature encomiastique, à la mise en place de portraits plus individualisés, de personnages importants de la littérature médicale médiévale<sup>45</sup>. Et à



la fin de la période que nous envisageons, fait remarquable, Michel Savonarole (mort vers 1467), sera le premier médecin auteur de ce genre de textes.

L'origine citadine est un élément constitutif de leur identité de ces médecins choisis par les auteurs de cette littérature encomiastique, même si, dans le cas de Giovanni ou Filippo Villani, les praticiens retenus firent leurs études hors de Florence, le *studium* de la cité n'étant alors pas aussi célèbre que ceux de Bologne, Padoue ou Paris. Ainsi Giovanni Villani, le premier à évoquer dans sa *Nuova Cronaca* quelques médecins florentins, signale à propos de Taddeo Alderotti pour l'année 1303, que « in questo tempo, morì in Bologna maestro Taddeo detto da Bologna, ma era stato per suo matrimonio nostro cittadino, il quale fue sommo fisiziano soprattuti quelli de' Cristiani »<sup>46</sup>.

L'insistance à souligner la naissance florentine est remarquable chez Filippo Villani à propos de Torrigiano (Turisanus, mort vers 1320), lorsque le chroniqueur déclare que le praticien est né au même endroit que lui : « Hic Florentie natus est, in Vineam Sancti Proculi, in qua et ego ex utero matris cadens in hanc lucem receptus sum »<sup>47</sup>.

Dans ces éloges urbains, les médecins ne sont pas cités isolément, mais à l'intérieur d'une même catégorie professionnelle, comme *fisici*. Les quatre noms retenus par Filippo Villani s'inscrivent à l'intérieur d'une filiation, réelle et intellectuelle. Ils sont tous, à certains égards, les fils de Taddeo Alderotti, qu'ils soient ses élèves directs (les « uditori ») comme Dino del Garbo († 1327) et Pietro da Torrigiano, ou des héritiers, à travers le lien de parenté entre Dino et son fils Tommaso, le dernier du quatuor<sup>48</sup>. C'est en tout cas une première tentative pour inscrire les médecins dans une généalogie. Au sein de ce groupe, décliné selon un ordre chronologique, se dessine aussi une hiérarchie ou du moins une prééminence, celle exercée par Taddeo Alderotti, considéré comme le principal d'entre eux et le premier dont la mémoire se soit conservée. Il est celui qui dans cette discipline, selon Villani, « mérita la palme »<sup>49</sup>.

Dans ces courtes notices où se mêlent, on y reviendra, des traits véristes et des récits édifiants, ces quatre personnages sont considérés comme importants pour leur discipline et ils ont joué pour la médecine, selon Boccace, le rôle de Giotto dans la peinture. Significativement, Filippo Villani compare Taddeo Alderotti, promoteur important de l'art du commentaire, à Accursio, le célèbre juriste de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, originaire de la région de Florence (mais actif à Bologne), auteur majeur d'une glose au code de Justinien : ils sont à ses yeux « due stelle della nostra città »<sup>50</sup>.

Ces quatre médecins, Taddeo Alderotti, Dino del Garbo, Pietro da Torrigiano et Tommaso del Garbo sont avant tout loués pour leurs études, leurs œuvres dont parfois les titres ou les contenus sont cités avec précision, voire pour leur clientèle riche et importante, qui souligne la réputation dont ils jouissaient, y compris au-delà des murs de leur ville. De ces portraits, se retiennent à la fois des traits communs et distinctifs : commune, l'importance accordée à la production d'œuvres et à l'étude, qui fait d'eux des médecins-philosophes, une dimension particulièrement soulignée pour Torrigiano dont les ouvrages sont précisément énumérés, et participe pleinement de leur renommée à l'échelle de la péninsule. Les traités dont Taddeo est l'auteur en revanche ne sont pas mentionnés, alors que Dante, qui le qualifiait de « Taddeo Ippocratista »,

évoquait dans le *Convivio* sa traduction de l'*Ethique* d'Aristote<sup>51</sup>. Commune à ces auteurs apparaît aussi une certaine attention à la pratique, mais surtout pour souligner la qualité et la réputation de leur clientèle qui attestait l'excellence de leurs soins : ainsi de Taddeo Alderotti, médecin d'un pape dont il eut raison de l'avarice proverbiale, ce qui lui permit de continuer de s'enrichir, lui qui avait vécu une existence pauvre à ses débuts, ou de Tommaso del Garbo, appelé au chevet de tous les puissants tyrans de la péninsule, et qui finit sa vie auprès de Galeazzo Visconti en 1370.

D'autres éléments, empruntés au registre physique ou comportemental, visent à rendre vraisemblables et singulières les notices biographiques rassemblées par Filippo Villani : ainsi de la description physique de Tommaso jusqu'au son de sa voix, à la corpulence grassouillette et aux traits grossiers contrastant avec l'acuité de son esprit<sup>52</sup>, ou des attitudes songeuses, ou confinant à l'absence, de Dino del Garbo, comparé même à un extatique : « Fuit vir iste, ut ab hiis qui eum congnoverunt audiui, tante considerationis adeoque abstracte nature, ut persepe consopitis sensibus, quasi extaticus, super se ascendere videretur »<sup>53</sup> ; **souvent en outre**, « consueverat siquidem in foribus domus sue sedere frequenter, genuque genui superimposito, quasi puerorum ludo calcaris radiatam sperulam digito in girum velocissime agitare, ita ut animo totus esse alibi putaretur »<sup>54</sup>. Quant à Taddeo, l'orientation même de sa vie est expliquée à l'aune d'un supposé dérèglement de la complexion qui aurait engourdi son cerveau jusqu'à l'âge de 30 ans ; il aurait jusque là mené une vie misérable, digne de la petite fille aux allumettes, faite de petits métiers et d'expédients<sup>55</sup>. A 30 ans, comme une révélation, une renaissance lui fit désirer l'étude et le propulsa vers une brillante carrière<sup>56</sup>.

Ce panthéon médical survécut pour partie à Filippo Villani, ce qui nous conduit à nous interroger sur la permanence et les changements dans la liste des meilleurs praticiens propre à chaque période. Ainsi lors de la dispute des arts, on retrouve sous la plume du chancelier de la république de Florence Coluccio Salutati, mort en 1406, pourtant particulièrement hostile à cette discipline dans ce débat *ius versus medicina*, trois des quatre noms chers à la mémoire de Filippo Villani<sup>57</sup> : dans son *De verecundia*, outre Torrigiano (« fuit et maxime vir auctoritatis Torrisianus etiam Fiorentinus »)<sup>58</sup>, il cite Taddeo et Dino del Garbo qu'il flanque de Gentile da Foligno († 1348) et de Pietro d'Abano († 1316)<sup>59</sup> qualifié pour sa part de « *virum quidem universalem vereque philosophum* »<sup>60</sup>, rappelant ainsi son idéal de médecin, versé dans les arts libéraux et maître de la philosophie naturelle et morale.

Philosophe : la nuance apportée est importante, qui distingue la médecine dans sa dimension pratique, de ses principes fondés sur la philosophie naturelle. Elle permet aussi d'introduire dans l'horizon des hommes illustres de nouveaux venus, aux côtés de Tommaso del Garbo, déjà retenu par Filippo Villani comme un « *phylosophus maximus* »<sup>61</sup>.

Parmi ces nouveaux venus, nous trouvons encore des Florentins, comme Niccolò Falcucci, qui accompagne le trio déjà célèbre (Taddeo, Torrigiano et Dino), dans l'*Apologie pour Florence*, ou dans le commentaire de la *Divine comédie* par Cristoforo Landino († 1498), ami et précepteur de Laurent le Magnifique et de Marsile Ficin<sup>62</sup>. Et il faut rappeler ici que dans le texte anonyme du ms. Magl. XV, 71, l'éloge de Niccolò Falcucci englobait celui d'un autre médecin, Tommaso del Garbo, en

s'inspirant peut-être, selon Stéphane Toussaint, d'Alberto Mussato (1261-1330), qui avait mis en scène l'incident dont l'avaient tiré deux médecins, dont Dino del Garbo, père de Tommaso, à savoir une indisposition due au voyage dont les deux praticiens l'avaient rapidement soulagé<sup>63</sup>.

Quoi qu'il en soit, on trouve désormais aussi des Bolognais, comme Mondino de' Liuzzi († 1326), prisé par le médecin Giovanni Garzoni († 1505), lui-même bolognais et auteur d'un *De Dignitate urbis Bononie*, ou Marsile Santasofia, plusieurs fois évoqué, aux côtés de Giacomo della Torre da Forlì († 1414), Gentile da Foligno et Ugo Benzi († 1439)<sup>64</sup>, dans le *De praestantia virorum sui aevi* du juriste florentin Benedetto Accolti († 1466), ou encore dans le *De viris illustribus* du génois Bartolomeo Facio. Dans son ouvrage, cet auteur historiographe d'Alphonse I<sup>er</sup> de Naples reprend les termes de la querelle des arts, pour évoquer l'égalité d'utilité du droit et de la médecine pour la société, ce qui ne surprend pas chez un élève de Guarino da Verona, qui accordait dans ses principes éducatifs une grande importance au développement harmonieux des facultés physiques. Ce faisant, le panthéon de Facio se tourne résolument vers des auteurs contemporains, comme c'est du reste son intention dans son livre : les maîtres de la génération des XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> laissent la place à Marsile Santasofia, Giacomo da Forlì, Antonio Cermisone et Ugo Benzi.

L'éventail des origines est ici également élargi puisque figurent un Bolognais, un natif de Forlì, un Padouan et un Siennois. Surtout, leurs traits se distinguent de ceux valorisés précédemment : à l'importance accordée à la production intellectuelle (quoique les *consilia* d'Ugo Benzi soient comparés aux propos d'Hippocrate), succède plutôt une mise en valeur de leurs qualités de pédagogues et de formateurs, à travers leur enseignement et la renommée acquise par leurs propres étudiants ; ainsi Marsile est montré comme totalement dédié à ses tâches professorales, tandis qu'Antonio Cermisone est particulièrement valorisé, pour être parvenu à la fois à enseigner et à consacrer du temps à sa pratique. Giacomo da Forlì, de son côté, a acquis une renommée qui dépasse Venise pour toucher l'ensemble de l'Italie ; et Ugo Benzi pour sa part a mené une carrière dans un grand nombre d'universités.

Quant à Michel Savonarole, auteur d'un éloge de Padoue, il distingue d'un côté l'art et la médecine, et de l'autre la philosophie, et opère un classement. Les arts et la médecine sont ainsi placées au 6<sup>e</sup> rang des arts qui ornent la cité, et il explique que : « si eos philosophos pronunciabimus, superiori loco locandi erant »<sup>65</sup>. De fait, les philosophes apparaissent en seconde position et parmi eux figurent Pietro d'Abano et Gentile da Foligno. Son propre panthéon de médecins s'élargit considérablement et on y trouve dans l'ordre, parmi les plus importants classés : Marsile Santasofia, Giacomo da Forlì, Giovanni Dondi (1318-1389), dit de l'Horloge, Giovanni Santasofia († 1389), Jacopo Dondi († 1359), Antonio Cermisone, Gabriele Dondi († 1383), Guglielmo Santasofia, etc. En plaçant en tête de sa liste Marsile Santasofia, qualifié de « princeps medicorum ac monarcha habitus est »<sup>66</sup>, il rappelle la reconnaissance d'une prééminence exercée de son vivant par un maître au sein d'un *studium*, prééminence reconnue par ses élèves et par ses collègues.

Une évolution est donc perceptible entre XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : la figure du *fisico filosofo*, qui n'est certes pas une totale nouveauté (songeons à la Salerne du XII<sup>e</sup> siècle)<sup>67</sup>, réapparaît avec force, ce qui est sans doute à mettre en relation avec la

réactivation de cette question à l'occasion de la fameuse dispute sur la dignité des savoirs. Pietro d'Abano, sous la plume de Savonarole, apparaît comme la figure par excellence de la réconciliation entre philosophie et médecine, et son *Conciliator* comme l'œuvre suprême à laquelle on n'oserait rien enlever ni ajouter : « hic itaque Conciliatorem edidit, nullo prius eo sic componente, fuitque tanta inter volumina auctorum sua prestantia ut ex postea quisquam aut in addendum aut minuendum minime ausum habuerit »<sup>68</sup>.

### *De la fama à la légende : les trajectoires de quelques médecins célèbres*

L'écriture de ces vies laisse-t-elle place à l'invention de l'histoire ? Elle est ouverte, en tout cas, à l'histoire édifiante qui assurera la *fama* de celui qui l'a vécue : Bartolomeo Facio rapporte ainsi un épisode de la vie d'Ugo Benzi dans lequel, appelé auprès d'une femme atteinte d'une maladie de la matrice, il surpasse les praticiens déjà présents à son chevet et, par un examen des urines, prévoit sa mort. Selon lui, elle aurait pu en réchapper si sa maladie avait été soigneusement diagnostiquée dès ses débuts. La justesse de ce pronostic conféra à Ugo Benzi l'aura d'une prédiction et suscita l'admiration des médecins. L'anecdote se présente ici comme un véritable *exemplum*<sup>69</sup>.

Mais il y a manifestement place aussi, dans ces récits, pour une part de fiction. Ainsi Gentile da Foligno devient le protagoniste d'une autre histoire, toute à la gloire de Pietro d'Abano, lorsque Michel Savonarole rapporte que, se rendant à Pavie, le médecin de Pérouse se montra désireux de visiter l'université : parvenu à l'entrée, il se mit à genoux, retira son chapeau, tendit les mains et s'écria : 'Salut temple saint', tandis qu'en pleurant, il récolta les nombreuses cédules fixées sur les parois, écrites de la main de Pietro »<sup>70</sup>. On semble bien là toucher à la fiction ou à ce que nous nommons actuellement histoire romancée.

Ce ne sont pas de fait les seules légendes dont Pietro d'Abano fut l'objet ou le support : on lit aussi qu'après qu'on eut ordonné d'exhumer son corps pour le brûler, sa servante Marietta l'aurait déterré pour le transporter dans l'église Saint-Pierre, comme dans les plus belles légendes hagiographiques rassemblées par Jacques de Voragine sur les premiers martyrs chrétiens ; on raconta ensuite aussi que Pietro d'Abano avait fait transporter par des diables le puits de son voisin après qu'on eut défendu à sa servante d'y prendre de l'eau. On semble bien être ici dans l'ordre de l'invention, du surnaturel, et pourtant lorsqu'au XV<sup>e</sup> siècle l'astrologue Simon de Phares (v. 1444-après 1499) passa par Padoue, il se fit montrer ce puits et en laissa témoignage : « est a present en place publique et est fait en manière d'une cuve à baigner »<sup>71</sup>. Le légendaire médiéval n'est pas le même que le nôtre, mais le fait est que l'invention donne souvent matière à des légendes plus noires ou plus nuancées.

En outre, derrière des notices en forme de panégyrique, des failles, des comportements ou encore des faits moins glorieux pour les individus traités se donnent à voir dans cette littérature encomiastique, dont on peut se demander s'ils sont réels ou le fruit de l'imagination. Ainsi chez Filippo Villani, grâce à une construction décalée : alors que Dino del Garbo vient d'être présenté dans une notice propre, tout en hyperboles, il est à nouveau cité dans la biographie suivante, relative à Pietro da

Torrigiano, mais cette fois pour plagiat et concurrence déloyale. Pour s'attirer des auditeurs alors qu'il enseignait à Bologne, « mû par la cupidité », nous dit Villani, le médecin se serait en effet approprié un commentaire de Torrigiano à une œuvre de Galien<sup>72</sup>. Leur concurrence future est du reste clairement suggérée dès le début de la notice, lorsque sont mises en parallèle les études de Dino à Bologne et celle de Torrigiano à Paris<sup>73</sup>.

On tient par ailleurs de Giovanni Villani un autre témoignage sur la tendance au plagiat de Dino del Garbo, lorsque le chroniqueur raconte que le célèbre astrologue Cecco d'Ascoli aurait ridiculisé ce dernier au cours d'une leçon à Bologne, en l'accusant lui aussi d'avoir plagié un commentaire de Torrigiano<sup>74</sup>. D'après Villani, cet épisode pourrait être à l'origine de la condamnation de Cecco qui finit sur le bûcher<sup>75</sup> : « Maestro Dino fu grande cagione della morte del sopradetto maestro Cecco, riprovando per falso il detto suo libello, il quale aveva letto in Bologna, e molti dissono che il fece per invidia »<sup>76</sup>. Il est intéressant ici de noter que dans le texte de Filippo, la mémoire de Cecco a disparu pour ne laisser place qu'à la mauvaise réputation de Dino.

Dans le même ordre d'idées, on note que si les carrières gyrovagues ont parfois été valorisées, comme celle d'Ugo Benzi par Bartolomeo Facio, d'autres auteurs les réprouvent, à l'image de l'humaniste vénitien Bernardino Scardeone (1478-1554), auteur notamment d'un *De antiquitate urbis patavii* : à propos du padouan Marsile Santasofia, qui quitte sa cité d'origine aux mains des Carrara, pour Pavie et la seigneurie des Visconti, l'humaniste déforme volontairement sa source (une lettre du juriste pavesan Ubaldo degli Ubaldi) et dépeint le célèbre médecin sous les traits d'un traître<sup>77</sup>.

Ces infamies, ajoutées à celles plus classiques de l'erreur médicale, de l'incurie<sup>78</sup>, ou de l'association avec un apothicaire véreux<sup>79</sup>, constituaient les périls les plus redoutés des médecins. Pétrarque, là encore, ne s'y trompait pas, qui qualifiait le médecin d'*infamis*<sup>80</sup>. Si de la *fama* à l'infamie il n'y a parfois qu'un pas, la première cesse quelquefois aussi d'être simple renommée, pour laisser place à la légende.

Sur certains médecins circulèrent de fait des récits que l'on peut appeler « légendes » au sens actuel du terme. Taddeo aurait soigné un pape sur l'identité duquel on hésita longtemps. On crut que c'était Honorius IV, mais ç'aurait pu être Boniface VIII, dont les actes du procès rapportent que selon un témoin, il aurait adoré une idole renfermant un esprit diabolique, que lui aurait donné le médecin Taddeo Alderotti<sup>81</sup>. Quoi qu'il en soit, cette information livrée pour la première fois par Filippo Villani se retrouve, déformée ou en tout cas réorientée, sous la plume de Simon de Phares à qui elle permet de présenter Taddeo comme un « astrologien » :

« Tadeus Florentinus fut en ce temps, renommé souverain astrologien et medicin. Cestui fut mandé par le pape Honnoré, malade et n'y voulut aller, synon qu'il eust cent ducatz pour jour, qui lui fut accordé et y alla et fist tellement, au moïen de la science de astrologie et medicine, que le pape fut en bref temps rendu sain, <lequel> lui donna, oultre ses journees, dix mil ducatz. Cestui Thadeus fut tenu par toutes les Ytalles comme un nouvel Ypocras, pour ce qu'il esclarcit et explana plusieurs livres de Galien et de Tpocras, et, entre autres, les *Amphorismes* et les *Prenostiques* de Ypocras. <Fut moult pratique a donner les ellections convenables par

astrologie a toutes maladies, bien est semblant tant l'omme, tant sa terre et qu'il estoit bien certain, selon l'eure que on le vint requerir, de fere cure admirable et monstrier que astrologie estoit science plus divine que humaine et qu'il failloit qu'il congneust ja par les astres que facilement y pourroit remedier ; pour ce fut hardi de demander a cil qui avoit puissance de plus d'en donner>. »<sup>82</sup>.

Il est vrai que ce n'est pas le seul médecin italien à propos de qui Simon de Phares tira en quelque sorte la couverture à lui, en leur faisant rallier sinon son panthéon, du moins sa riche galerie de portraits de « celebres astrologues » ; c'est ce qu'illustre aussi la notice qu'il réserve à Marsile Santasofia :

« Marsilius Patavinus fut aussi en ce temps, moult aprecié pour l'experience qu'il avoit en la science des estoilles et a escript sur icelle <science>, selon ce que dient aucuns<, une abreviacion de pratique des jugemens particulliers, de laquelle h'ay memoire aver veue »<sup>83</sup>.

Comme l'a montré son éditeur Jean-Patrice Boudet, pour toutes ces notices imaginaires ou fantasmées, Simon de Phares suivait de près la *Chronique universelle* de l'augustin Jacques Philippe Foresti (1434-1520), une compilation de faits rapportés selon la formule de la chronique et consignés sans souci de départager vérité et légende.

Un autre personnage à propos de qui se développèrent durablement des récits légendaires est bien sûr Pietro d'Abano et sans les raconter à nouveau, c'est l'occasion pour nous de réfléchir plus généralement sur ce qui créa un terreau favorable au développement d'une légende que nous qualifierons, sinon de noire, du moins de sulfureuse. On a dit plus haut aussi avec quel soin un Filippo Villani soulignait la piété des quatre médecins de son panthéon, et on a rencontré également ce motif à propos de l'élogieux portrait anonyme de Niccolò Falcucci<sup>84</sup> ; on rappellera aussi avec Stéphane Toussaint qu'un Coluccio Salutati, en identifiant la médecine à la magie et à la physique, voulait définitivement ruiner tout espoir de donner à la médecine une dignité d'art libéral et de dérivation théologique ou spéculative. En outre, selon lui, le médecin était irréligieux par profession, puisqu'il abandonnait la théologie, fondatrice du droit à ses yeux, pour suivre l'expérience des phénomènes étudiés par la philosophie naturelle<sup>85</sup>.

Il faut donc peut-être lire l'accent mis par les différents panégyristes de nos médecins sur la piété de leurs héros, de même que sur l'origine divine de la médecine, comme des précautions contre d'éventuels soupçons ou accusations de flirt avec des savoirs illicites, tels la nigromancie qu'on imputa à Pietro d'Abano. Si tel ou tel est médecin est si doué qu'on le qualifie, comme Hippocrate, de *divino*, il ne tient son don que de Dieu.

Sans être aussi intégralement condamnée, l'astrologie n'était pas bien vue des hommes d'Eglise, et il semble que l'intérêt de tel ou tel médecin pour cette discipline put dans certains cas offrir une autre brèche par laquelle pouvait s'engouffrer une légende noire ou négative, de manière éclatante dans le cas de Pietro d'Abano, sur un mode mineur dans celui de Taddeo Alderotti. Mais si ce dernier ne s'occupa pas d'astrologie, n'en déplaise à Simon de Phares, il laissa des conseils sur l'eau ardente, se mêlant donc d'une autre discipline limite sulfureuse, en l'occurrence l'alchimie, et cet intérêt a pu aussi constituer le germe d'une légende. En d'autres termes, s'il fallait

qu'un médecin fût célèbre pour entrer dans la légende, la *fama* était une condition nécessaire mais pas suffisante : ne devient pas légendaire qui veut.

## ABSTRACT

Looking for the tracks of the memory of certain doctors in the Middle Ages, one can question a wide range of sources ; what emerges is the figure of an admired intellectual, with an international reputation, about whom cities sometimes compete ; but it appears also as a professional arising rivalries and conflicts, even critics and mockeries for failings. It is doubtless in the genre of the urban eulogy, a genre rapidly expanding in communal Italy, that the doctors reach completely in the group portrait. As a matter of fact, the memory of the medieval practitioners seems to have been more cultivated in Italy than in the other spaces and it can be easily explained. In Italy, the early development of the medical activity, associated with the creation of universities and with the formation of professional associations conferred from the XIIIth century on a social and intellectual recognition to the doctors, who took sometimes also an important part to the political life of the city. But behind the praising accounts, individual or collective, concerning the physicians, defaults or less glorious behaviors or actions can also be found in this laudatory literature, and we can wonder if they are real or the fruit of the imagination. We know how much the fama was important for the doctors: As they often say/recognize themselves, the infamia was indeed the most dreaded danger. This papers tries eventually to determine on which conditions the fama of a practitioner stops being simple fame, to become legend.

Laurence Moulinier-Brogi (Université Lumière-Lyon 2)  
et Marilyn Nicoud (Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse), UMR 5648  
(CIHAM)

---

\* Nous souhaiterions remercier vivement Carla Casagrande pour les références qu'elle nous a aimablement confiées.

<sup>1</sup> « Nunc mea completo respira, Musa, labore/ Stringe rotam, cursum cohibe, compesce fluenta/ Claude Musandini torrentes fluminis undas ; / Non ultra aequivoci gazas praelata Salerni/ Sparge, nec Ursonis apices, nec dogmata Mauri », trad. C. Vieillard, *L'urologie et les médecins urologues dans la médecine ancienne. Gilles de Corbeil, sa vie, ses œuvres, son poème des urines*, Paris 1903, 300.

<sup>2</sup> Pour une mise au point sur « l'Ecole de Salerne » et ses principaux auteurs, voir *La Scuola Medica Salernitana. Gli autori e i testi*, dir. D. Jacquart et A. Paravicini Bagliani, Florence 2007 (Edizione nazionale « La Scuola medica Salernitana », 1).

<sup>3</sup> Sur ces mausolées qui adoptent une même forme architecturale, voir R. Grandi, *I monumenti dei dottori e la scultura a Bologna (1267-1348)*, Bologne 1982 ; Id., « Le tombe dei dottori bolognesi : ideologia e cultura », dans *Università e società nei secoli XII-XIV (IX° Convegno del centro di studi di storia e d'arte di Pistoia, 1979)*, Pistoia, 1982, 163-81. Sur les juristes dans la cité bolognaise et leur implication politique, A. I. Pini, « I maestri dello Studio nell'attività amministrativa e politica del Comune bolognese », dans O. Capitani éd., *Cultura universitaria e pubblici poteri a Bologna dal XII al XV secolo*, Bologne 1990, 151-78.

<sup>4</sup> T. Pesenti, *Marsilio Santasofia tra corti e università. La carriera di un "monarcha medicinae" del Trecento*, Trévise 2003, 582-8 : « Vivat ut eternum vite iam munere functus/ Hoc prestat virtus que fit una deos/ Sic invecta polo supera mens regnat in aula/ Que ortalis erat iacet hic pars condita magni/ Exuvias animi colligit urna brevis/ Cum que procul late resonet sua gloria saxum/ Accipit exiguis nomina magna notis / Marsilius Patavus cui dat genus alma sophya/ Bononie medicos dum dodocet occubuit ».

<sup>5</sup> E. Cochrane, *Historians and historiography in the Italian renaissance*, Chicago 1981, cap. 14.

<sup>6</sup> Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie et de eiusdem famosis civibus*, éd. G. Tantarli, Padoue 1997.

<sup>7</sup> Voir notamment N. G. Siraisi, *History, medicine and the traditions of Renaissance Learning*, Ann Arbor 2007, en particulier chap. 2, « History and Histories in Medical Texts », 65 ss.

<sup>8</sup> *Liber de introductione loquendi*, L. I, cap. 21, éd. S. Vecchio, « *Il Liber de introductione loquendi* di Filippo da Ferrara », *I castelli di Yale*, 3 (1998), 46. Sur cet auteur, voir récemment S. Vecchio, « Della predicazione alla conversazione : il *Liber de introductione loquendi* di Filippo da Ferrara OP », *Medieval sermon Studies*, 44 (2000), 68-86, et J. Ziegler, « Medicine and the Body at the Table in Fourteenth-Century Italy : Book 1 of Philip of Ferrara's *Liber de introductione loquendi* », dans *Between Text and Patient: The Medical Enterprise in Medieval & Early Modern Europe*, éd. F. E. Glaze, B. K. Nance, Florence 2011, 121-36 (Micrologus' Library, n° 39).

<sup>9</sup> *Liber de introductione loquendi*, L. I, cap. 84, éd. S. Vecchio, 96.

<sup>10</sup> *Ibid.*, L. IV, cap. 42, éd. S. Vecchio, 279.

<sup>11</sup> Sur ce personnage, voir M. Nicoud, *Les régimes de santé au Moyen Age*, 2 vols, Rome 2007, I, 114 et passim.

<sup>12</sup> *Liber de introductione loquendi*, L. I, cap. 72, éd. S. Vecchio, 92.

<sup>13</sup> *Ibid.*, L. I, cap. 8, éd. S. Vecchio, 17.

<sup>14</sup> E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 4 vols, Paris 1877, tome III, 271.

<sup>15</sup> *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française par Paul Robert*, rédaction dirigée par A. Rey et J. Rey-Debove, Paris 1982, 1081.

<sup>16</sup> Filippo Villani, *Le vite di uomini illustri fiorentini*, 24.

<sup>17</sup> R. Barthes, « Le mythe, aujourd'hui », dans Id., *Mythologies*, Paris 1957, 193-247, 194.

<sup>18</sup> *Ibid.*.

<sup>19</sup> Voir par exemple à Sienne, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le cas de maître Tebaldo, professeur de grammaire que sa ville natale dote de nombreuses gratifications fiscales pour l'arracher aux Arétins : « il est décidé et ordonné que ledit maître Tebaldo est exempt de tous les services de taxes et prêts, de service à cheval, et autres services et charges de la commune de Sienne. Et puisqu'il est honteux qu'il réside en permanence auprès de la commune et du peuple d'Arezzo (qui retiennent chez eux notre concitoyen en lui donnant un grand salaire ou un revenu annuel)... son retour apportera un surcroît d'honneur au peuple et à la commune de Sienne... » (traduit du latin par P. Gilli dans P. Gilli dir., *Former, enseigner, éduquer dans l'Occident médiéval, 1100-1450*, 2 vol., Paris 1999, I, 186). En 1286, la commune statue que « si un médecin réputé veut y enseigner sa discipline », son salaire sera fixé par l'ensemble des représentants de la Commune (cité *ibidem*).

<sup>20</sup> Voir C. Iannella, « Malattia e salute nella predicazione di Giordano da Pisa », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, 30/2 (1995), 177-216.

<sup>21</sup> C. Iannella, « La predicazione : il caso di Giordano da Pisa », dans *Ceti, modelli, comportamenti nella società medievale [secoli XIII-metà XIV]*, XVII<sup>e</sup> convegno internazionale di Studi, Pistoia, 14-17 maggio 1999, Pistoia 2001, 43-58, 47 n. : « l' corpo dell'uomo è piu nobile che l'oro o che nullo metallo, pero a medici è fatta piu reverenza » [...] « sopra costoro sono avuti in piu reverenzia i maestri che 'nsegnano iscienza, perocchè l'arte loro adopera in più nobile parte dell'uomo, cioè nell'anima, la quale è più nobile che 'l corpo ».

<sup>22</sup> *Les sermons et la visite pastorale de Federico Visconti, archevêque de Pise, 1253-1277*, éd. N. Bériou, I. Le Masne de Chermont, Rome 2001.

<sup>23</sup> E. Narducci éd., *Prediche inedite del B. Giordano da Rivalto dell'Ordine de' Predicatori, recitate in Firenze dal 1302 al 1305*, Bologne 1867, 161.

<sup>24</sup> Sur la question des maladies incurables, voir D. Jacquart, « Le difficile pronostic de mort (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », *Ethique et pratiques médicales, Médiévales*, 46 (2004), 11-22.

<sup>25</sup> S. Toussaint, « Une évocation de la *Disputa delle arti* : le voyage hippocratique du ms Magl. XV, 71 », *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 103-1 (1991), 373-98.

<sup>26</sup> *De viris illustribus liber Bartholomaei Facci*, éd. L. Mehus, Florence 1745, 93.

<sup>27</sup> *Chirurgie de Maître Henri de Mondeville (1306-1320)*, trad. E. Nicaise, Paris 1893, 102.

<sup>28</sup> *Les sermons et la visite pastorale*, éd. Bériou, 795.

<sup>29</sup> Voir F. Palermo, *I manoscritti Palatini di Firenze*, Florence 1860, II, 432-4.

<sup>30</sup> Giovanni Sercambi, *Novelle. Nuovo testo critico con studio introduttivo e note*, éd. G. Sinicropi, vol. 1, Florence 1995, novella CIII [4] : «De avaritia magna».

<sup>31</sup> *Lo specchio dei peccati*, éd. F. Del Furia, Florence 1828, II, 44.

<sup>32</sup> Voir par exemple la définition que donne Avicenne de la médecine au début du *Canon* : « Dico quod medicina est scientia que humani corporis dispositiones noscuntur ex parte qua sanatur vel ab ea remouentur ut habita sanitas conservetur et amissa recuperetur » (*Liber canonis Avicenne*, Venetiis, per Bonetum Locatellum, 1505, f. 4ra).

<sup>33</sup> Giovanni Sercambi, *Novelle*, novella XXIII [3] : « De summa avaritia ».

<sup>34</sup> Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie*, 135-6.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 24. *Ibid.* 129.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 136 : « Factus est salariorum enormitate ditissimus ».

<sup>37</sup> F. Petrarca, *Invective contra medicum*, éd. P. G. Ricci et B. Martinelli, Rome 1978, 25. L'ouvrage a été traduit en français par Rebecca Lenoir (Pétrarque, *Invectives*, Grenoble 2003).

<sup>38</sup> *Il Novellino*, intro., trad. et notes de G. Lenot et P. Larivaille, Paris-Rome 2000, 136-137 ; les médecins sont également égratignés à l'occasion par Boccace dans son *Décameron* : I, 10, 9-10 ; IV, 10, 4 ; VIII, 9, 5-6 et IX, 3.



<sup>39</sup> Sur les amis padouans et médecins de Pétrarque, T. Pesenti, « Patavi autem duo. Il secondo medico padovano del Petrarca », dans *Petrarca e la medicina*, Atti del Convegno di Capo d'Orlando, 27-28 giugno 2003, éd. M. Berté, V. Fera et T. Pesenti, Messine 2006, 229-245.

<sup>40</sup> Voir notamment R. Neu Watkins, « Petrarch and the Black Death, From Fear to Monuments », *Studies in the Renaissance*, 19 (1972), 196-223.

<sup>41</sup> Sur Pétrarque et les médecins de son temps, on peut toujours consulter A. W. E. Herrschel, « Petrarca's Urtheil über die Medizin und die Aerzte seiner Zeit », *Janus*, 1 (1846), 182-223, et surtout *Petrarca e la medicina*, notamment F. Salmon, « On whose authority ? Ancient and Contemporary voices in medieval scholasticism », 145-62, et S. Gentile, « Petrarca e gli auctores di medicina », 163-77. Voir aussi K. Bergdolt, « Ein frühhumanistisches Exemplum — Petrarca's Polemik gegen die Medizin », dans *Exempla medicorum. Die Ärzte und ihre Beispiele (14.-18. Jahrhundert)*, éd. M. Gadebusch Bondio et Th. Ricklin, Florence 2008, 31-48.

<sup>42</sup> *Cronica di Matteo Villani a miglior lezione ridotta coll'aiuto de' testi a penna*, éd. I. Moutier, I, Florence 1825, I.2., 8-9.

<sup>43</sup> Voir notamment les textes rassemblés par E. Garin, *La disputa delle arti nel Quattrocento*, Florence 1947, rééd. Rome 1982. Cf. aussi L. Thorndike, « Medicine versus Law at Florence », dans Id., *Science and Thought in the fifteenth Century*, New York 1929, 24-58.

<sup>44</sup> Poggio Bracciolini, *Facezie*, CIX, « De medico in visitatione infirmorum versuto », éd. M. Ciccuto, con un saggio di E. Garin, Milan 1983, 232.

<sup>45</sup> Pour une étude de ces portraits de médecins et des attentes de leur public, voir N. G. Siraisi, « The Physician's Task : Medical Reputations in Humanist Collective Biographies », dans *The Rational Arts of Living*, dir. A. C. Crombie et N. G. Siraisi, Northampton 1987, 105-33.

<sup>46</sup> Giovanni Villani, *Nuova Cronica*, IX, 65 : « E in questo medesimo tempo morì in Bologna maestro Taddeo detto da Bologna, ma era stato per suo matrimonio nostro cittadino, il quale fue sommo fisiziano sopra tutti quegli de' Cristiani » (*Nuova Cronica*, éd. G. Porta, 3 vols., Parme 1991 ; [http://www.classicitaliani.it/villani/cronica\\_9.htm](http://www.classicitaliani.it/villani/cronica_9.htm)).

<sup>47</sup> Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie*, 132.

<sup>48</sup> Sur cette école bolonaise et cette filiation intellectuelle, N. G. Siraisi, *Taddeo Alderotti and His Pupils. Two Generations of Italian Medical Learning*, Princeton, 1981.

<sup>49</sup> Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie*, 126-7 : « Taddeus physicus maximus optinuit principatum eiusque scientie palmam emeruit ».

<sup>50</sup> « In qua re tante fuit auctoritatis, ut que scripsisset pro glosis ordinariis haberentur, que operosis medicine voluminibus apposite fuere, tante in ea disciplina reputationis, quante in legibus Accursii, cui contemporaneus fuit : duo siquidem civitatis nostre sidera... » (*ibid.*, 128).

<sup>51</sup> Dante Alighieri, *Convivio*, I, X, 10 : « temendo che 'l volgare non fosse stato posto per alcuno che l'avesse laido fatto parere, come fece quelli che transmutò lo latino dell'Etica - ciò fue Taddeo ipocratista -, providi a ponere lui, fidandomi di me più che d'un altro ». (<http://www.danteonline.it/italiano/opere>). Taddeo est également cité dans le chant XII du *Paradis* de Dante, au vers 83 : « Non per lo mondo, per cui mo s'affanna/ di retro ad Ostiense e a Taddeo/ ma per amor de la verace manna/in picciol tempo gran dottor si feo » (Dante Alighieri, *Commedia*, III, XI, vv. 82-85 (<http://www.danteonline.it/italiano/opere>)). Petrus Hispanus est cité dans le même chant, mais c'est en tant que docteur et théologien : « Ugo da San Vittore è qui con elli/ e Pietro Mangiadore e Pietro Spano/ lo qual giù luce in dodici libelli » (*ibid.*, v. 133-135).

<sup>52</sup> Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie*, 136-7 : « Fuit hic vir tantus mediocris stature, sed pinguiscule, lato ac tumentis paululum ventre, liniamentis grossioribus, quibus per physionomiam perscrutantibus crassi obtusique iudicaretur ingenii, cum esset acutissimi ; vox illi reboatu leonino erat, rotundo tamen et expedito ».

<sup>53</sup> *Ibid.*, 131.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Ibid.*, 127 : « ... in atrio Sancti Michaelis in Orto minutissimas candelas importune se emptoribus offerens venditaret, ut inde miseram aleret vitam ».

<sup>56</sup> *Ibid.*, 127 : « exactis tandem annis XXX grossisque consumptis humoribus quos periti medicine volunt naturam tenere pigram... Taddeus, quasi alter et novus homo et quasi deperdito restauratus ingenio, querende scientie cepit amore flagrare et quasi renatus puer ad discendum elementa prima propere festinavit ».

<sup>57</sup> Sur les critiques de Coluccio Salutati envers la médecine, voir N. G. Siraisi, « The Physician's task », 122-23.

<sup>58</sup> Coluccio Salutati, *De verecundia*, éd. E. Garin, Florence 1947, 70-72.

<sup>59</sup> Sur ces auteurs, voir L. Thorndike, *History of Magic and Experimental Science*, III, New York 1934, 233-52 et II, New York 1923, 874-947. Sur Pietro d'Abano, voir aussi E. Paschetto, *Pietro d'Abano, medico e filosofo*, Florence 1984.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie*, 135.

<sup>62</sup> *Dante con l'Esposizione di Christoforo Landino, e d'Alessandro Vellutello*, par F. Sansovino, Venise 1578.

<sup>63</sup> Toussaint, « Une évocation de la Disputa delle arti... », 383.

<sup>64</sup> Sur ce médecin siennois, D. P. Lockwood, *Ugo Benzi Medieval Philosopher and Physician 1376-1439*, Chicago 1951.

<sup>65</sup> *Libellus de magnificis ornamentis Regie civitatis Padue Michaelis Savonarole*, éd. A. Segarizzi, Città di Castello 1802 (RIS, XXIV, part. XV), 36.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Voir à ce propos P. O. Kristeller, « The School of Salerno, its Development and its Contribution to the History of Learning », *Bulletin of the History of Medicine*, 17 (1945), 138-94, rééd. dans Id., *Studi sulla scuola medica salernitana*, Naples 1986, 11-96 ; D. Jacquart, « Aristotelian Thought in Salerno », dans *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, éd. P. Dronke, Cambridge, 1988, 407-28.

<sup>68</sup> *Libellus de magnificis ornamentis Regie civitatis Padue*, 27.

<sup>69</sup> *De viris illustribus liber*, éd. L. Mehus, 93-94. Sur l'usage de l'*exemplum* dans la littérature, voir le dossier « Rhétorique et histoire. L'*exemplum* et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval », *Mélanges de l'Ecole française de*

Rome. *Moyen Âge*, 92, 1 (1980), 9-179. Pour l'exemple dans le discours médical, Ch. Crisciani, « *Exempla in medicina. Epistemologia, insegnamento, retorica (secoli XIII-XV). Una proposta di ricerca* », dans '*Exempla medicorum*', 89-108.

<sup>70</sup> *Libellus de magnificis ornamentis Regie civitatis Padue*, 27.

<sup>71</sup> Cité dans E. Wickersheimer, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge*, 2 vol., rééd. Genève 1979, I, 609.

<sup>72</sup> « Tandem laudis cupiditate corruptus... » (Filippo Villani, *De origine civitatis Florentie*, 134).

<sup>73</sup> *Ibid.*, 132 : « Inter ceteros Taddey auditores Turrisianus phisicus et vi et acumine ingenii ceteros antecessit, qui Dyno contemporaneus per idem ferme tempus quo Dynus Bononie ipse Aurelie, hoc est Parisius, docuit et exercuit medicinam ».

<sup>74</sup> Ces questions d'attribution et de possible plagiat posent aussi un problème important aux historiens de la médecine lorsqu'ils tentent d'établir une chronologie fine des œuvres de cette période.

<sup>75</sup> Sur cet épisode et plus largement sur la personnalité et le destin de Cecco d'Ascoli, voir *Cecco d'Ascoli : cultura, scienza e politica nell'Italia del Trecento*, Atti del convegno (Ascoli Piceno : Palazzo dei Capitani, 2-3 dicembre 2005), Rome 2007 et en particulier les articles de M. G. del Fuoco, « Il processo a Cecco d'Ascoli : appunti intorno al cancelliere di Carlo di Calabria », 217-37 et A. Antonelli, « Nuovi sondaggi d'archivio su Cecco d'Ascoli a Bologna », 239-76.

<sup>76</sup> Giovanni Villani, *Nuova Cronica*, XI, 42 : « De la morte del gran medico maestro Dino di Firenze. Nel detto tempo, a dì XXX di settembre, morì in Firenze maestro Dino del Garbo grandissimo dottore in fisica e in più scienze naturali e filosofiche, il quale al suo tempo fu il migliore e sovrano medico che fosse in Italia, e più nobili libri fece a richiesta e intitolati per lo re Ruberto. E questo maestro Dino fu grande cagione de la morte del sopradetto maestro Cecco, riprovando per falso il detto suo libello, il quale avea letto in Bologna, e molti dissono che 'l fece per invidia ». (*Nuova Cronica*, éd. G. Porta, 3 vol., Parme 1991 ; [http://www.classicitaliani.it/villani/cronica\\_11.htm](http://www.classicitaliani.it/villani/cronica_11.htm)).

<sup>77</sup> Pesenti, *Marsilio Santasofia*, 221-22.

<sup>78</sup> À propos de la mole, Michel Savonarole constate ainsi que même les plus fameux médecins se sont laissés tromper par cette grosseur apparente, au prix d'une *infamia* non négligeable : « omnia ista signa simul quandoque possunt apparere in muliere non pregnant, in qua est retentio menstruorum, ut in mola, in qua multi famosi medici decepti sunt, et non parvam sortiti infamiam » (*Michaelis Savonarola de urinis summa*, dans *Practica canonica de febribus Io. Michaelis Savonarole, eiusdem de pulsibus, urinis, egestionibus, vermibus, balneis*, Venise 1552, 116vb).

<sup>79</sup> Danger clairement pointé par Saladin d'Ascoli dans son *Compendium aromatariorum* (après 1442) : « Quia solet aromatariorum ignorantia, eorumque imperitia famosissimos doctores, ac doctissimos medicos ad infamiam et vilipendium, cum magno etiam periculo sepiissime trahere atque perducere » (cité par I. Ait, *Tra Scienza e mercato, Gli speciali a Roma nel tardo Medioevo*, Rome 1996, 96). On nous permettra de renvoyer ici à L. Moulinier-Brogi, « Médecins et apothicaires dans l'Italie médiévale. Quelques aspects de leurs relations », dans *Pharmacopoles et apothicaires. Les « pharmaciens » de l'Antiquité au Grand Siècle*, études réunies par F. Collard et E. Samama, Paris 2006, 119-34.

<sup>80</sup> F. Petrarca, *Invective contra medicum*..., 25.

<sup>81</sup> J. Coste éd., *Boniface VIII en procès. Articles d'accusation et dépositions des témoins (1303-1311)*, Rome 1995, 525-26 : « Et ipse Constantius dixit eidem testi querenti quid esset ibi : « In illa fenestra est quoddam idolum in quo est inclusus quidam spiritus diabolicus, quem dedit ei magister Thadeus de Bononia et illud idolum adorat Papa et tenet eum pro suo Deo ». Voir aussi récemment J.-P. Boudet, *Entre science et nigromance. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris 2006, 471.

<sup>82</sup> *Le recueil des plus celebres astrologues de Simon de Phares*, éd. J.-P. Boudet, Paris 1999, 2 vol., vol. I, IX, §44a, 446.

<sup>83</sup> *Ibid.*, vol. I, § 120, 527.

<sup>84</sup> Voir supra Toussaint, « Une évocation de la Disputa delle arti... », notamment 391 sur Pietro d'Abano et la sorcellerie.

<sup>85</sup> *Ibid.*, 389 et 391.